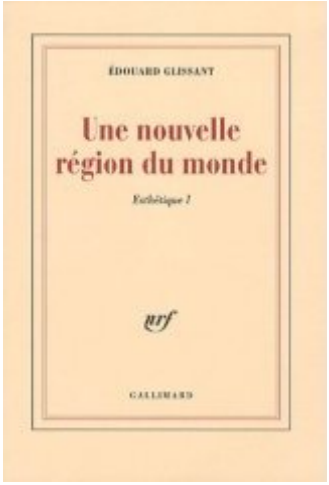
De géographie sauve des autres… 1

Poétique de la mondialisation.

Par Alexandre Gillet



De géographie sauve des autres, on ne trouvera guère traces ni même linéaments dans ce livre-ci, ni d'ailleurs dans cette *nouvelle région du monde* à laquelle Édouard Glissant nous introduit de façon si critique et si volitive. Un livre donc, de l'avis même du poète, à l'abord tourmenté comme par ailleurs seul peut l'être le rivage, mais qui au fond rendrait fidèlement compte des mouvements qui habitent, pour ainsi dire animent, le monde d'aujourd'hui et ses géographies. Un monde qu'il s'agit de comprendre dans les traces éparses ou pérennes qui, sans cesse, le balisent et l'informent. Aussi, un monde qu'il s'agit de reconnaître, dans *et* par ses différences, afin d'en saisir la *mesure* dans le contexte actuel des mondialisations effrénées. Des mondialisations qui, par leurs côtés évidents ou énigmatiques, bouchent trop facilement la vue à une saisie intelligente du monde, à sa saisie *géographique* si je puis dire.

Navigation de fait hauturière, à travers le monde comme à travers les mots. Où certains amers vont, à l'endroit du rivage, nécessairement tenir lieu de reconnaissance. Comme le rocher du Diamant, ce point extrême à tous les autres de la Martinique et auprès duquel le poète soudainement se retrouve. Si proche d'ailleurs que l'interrogation et l'exclamation se font, au premier regard, tentations anthropomorphes. Alors voici la « passe traversée de courants sournois et de vents malins » (Glissant, 2006a, p. 12), voilà quelques « collines bonasses » (*ibid.*) ou encore cette « arche dévouée aux vents siffleurs ou double cheminée plantée de nuages, ou aiguille cousant ses brumes » (*ibid*., p. 13). Le Rocher pourtant, de point extrême, devient doublement points d'exclamation et d'interrogation. Dit autrement, ici et là chacun se dédouble :

« Le signe que voici là, vous diriez que toutes les puissances des vents et des eaux et des chaleurs friables et des froids cassants qui ont façonné cet ensemble, le même partout dans le monde, étaient aussi pour annoncer la venue d'un contemplateur, qui s'interroge ici ou qui là s'exclame, *pourtant c'est la mer qui importe*, elle remplit le trou-bouillon défoncé, entre la masse de la figure et son point final (le rocher), d'une interrogation ou d'une exclamation plus évasives et en même temps plus pointues, comment la beauté de cet endroit-ci correspond-elle avec tant de hasard bleu à la beauté de cet endroit-là qui lui est si analogue et qu'on trouve dans les végétations salines du Brésil ou dans les pires embruns bretons ou sous les caps tranchés net de la Terre de Feu ou à l'épais des enfouissures laquées de Norvège ou dans les liserés à peine visibles des neiges et des glaces des côtes de Sibérie, autrement dit, qu'est-ce que la beauté, qui va ainsi du friant au cassant et à la violence et à la méditation et au lointain et à l'en dessous ? » (*ibid*., p. 14, mes italiques).

On voudra encore bien voir, dans le rocher du Diamant, « la tête d'un peigne accroché à quelque natte de cheveux sous-marins » ou plus facétieusement encore « le gland décapuchonné d'un membre énorme » (*ibid*., p. 16), pour en fait comprendre qu'à ces excursions de la langue ne répondent en fait que le rocher lui-même, sa beauté analogue et « l'organicité de géographies infinies » (*ibid*., p. 73). À la représentation qu'il aurait été tenté de donner d'un seul lieu, s'affirme de la sorte une démesure non-humaine dont le propre est au final d'entraîner le poète à *penser archipellement* [2], à ouvrir le lieu et à inscrire celui-ci dans un monde dorénavant relié. Déjà en 1997, dans son *Traité du Tout-monde*, alors que le « lieu s'agrandit de son centre irréductible, tout autant que de ses bordures incalculables » (1997, p. 60), le poète se fera pareillement aventurier, exote — nous voudrions dire « géographe » — prêt dès lors à forclore tout localisme, prêt à « démesurer notre lieu, c'est-à-dire le raccorder à la Démesure du monde » (*ibid*., p. 232).

Pour ce poète qui s'est dit « à la fois solitaire et solidaire [3] » (Glissant, 2006b, n.p.), tel dialogue, disons plus justement telle *tension* entre le lieu et le monde est bien moins problématique qu'elle ne le serait pour d'autres esprits. Il faut dire que son regard est dirigé à la fois sur le lieu, sur les environs et sur l'horizon, immédiats ou non. À la manière des anciens chorographes, de façon non exclusive, simplement curieux du divers, le poète va. En quelque sorte, s'avançant *et* toujours s'approchant. C'est donc en s'ouvrant lui-même au lieu, aux environs et à l'horizon, qu'il va véritablement rentrer dans *Une nouvelle région du monde* qui ne fasse pas l'économie d'un Tout-monde.

Dans celle-là, Édouard Glissant s'inspire de l'apparente complexification (amplification ?) géographique pour penser, ici et là-bas, la différence à l'heure des mondialisations de toutes

sortes. Parmi ses propositions, il faut de toute évidence relever celle où il envisage ce rapport sous l'angle du *lieu-commun*. Autrement dit, le commun du lieu compris comme ce *tout ici* où se comprend et se partage le lieu, mais aussi où se comprend et se partage le monde. Son regard se fait d'ailleurs transcalaire, ici et là-bas y apparaissent intimement mêlés, se comprennent ensemble. Alors les frontières distantes, celles par exemple de l'altérité radicale ou de l'exotisme géographique, n'apparaissent plus aussi prégnantes. Ce vers quoi dorénavant se porte l'attention, c'est le proche, l'ici. En conséquence, c'est *tout ici*, dans l'apparente normalité, qu'il s'agira de démasquer le cynisme des territoires bien délimités et de passer outre : « Les lieux-communs […], nous dit Édouard Glissant, soutiennent pour nous les meilleures garanties envisageables contre le vide et l'injuste et le niais et le semblant des lieux communs, sans trait d'union, ces réservoirs de toutes les fausses évidences par lesquelles les gouvernements médusent les opinions publiques » (2006a, p. 110). Pareillement, c'est *tout ici* qu'il nous faudra nous rappeler que « pour la pensée fasciste, ce n'est pas l'autre qui altère et menace […] mais avant tout *le différent dans le même*, et ce que le raciste hait le plus, c'est le mélange qui introduit à la nuance et à la variation » (*ibid*., p. 104).

Ces quelques lignes feront par ailleurs écho à des considérations spécifiquement géographiques parues l'été passé dans la revue *Erdkunde* et signées Doreen Massey. Dans « Space, time and political responsability in the midst of global inequality » (2006), le lecteur est en effet rendu sensible à la question de la responsabilité géographique et à la nécessité d'aller à l'encontre des lieux communs (sans trait d'union cette fois-ci) érigés tout autour de nous. Ce faisant, inaugurant une démarche que l'on pourrait qualifier de « projective », procédant d'une mise en relation du proche et de l'apparent lointain.

Dans *Une nouvelle région du monde,* Édouard Glissant suit en quelque sorte la démarche désignée par la géographe anglaise. Il fait preuve à son tour de « responsabilité dans un présent spatialement distancié » (Massey, 2006, p. 94), il pointe son regard et dirige son attention vers les autres, spatialement distants et pourtant si proches dans leur condition d'êtres humains. Mais le poète de la créolité va plus loin encore et, de la preuve de sa responsabilité (géographique), passe à une poétique, à une vision du monde : « Le lieu-commun nous donne l'intuition du Tout-monde, le lieu commun, sans trait d'union, nous est aussi nécessaire, pour récapituler les histoires du monde, […] car c'est bien la répétition des évidences qui aide à entrer dans l'inextricable. Puissance de ce trait d'union cependant, qui réforme le vulgaire et le banal et le racorni de ce commun-ci, et le transmue, et le constitue en dépositaire et en rassembleur génial de ce commun-là. » (Glissant, 2006a, p. 111) Contre un commun si réducteur, le poète envisage donc un *commun* qui puisse être véritablement, intrinsèquement, divers.

Dans ce livre à la fois marginal (au sens où son attention se porte moins sur les marges qu'elle ne part depuis celles-ci) et liminal (au sens il nous ouvre à une pensée tremblée [4]), dans ce livre à la fois porté à décrire certains paysages et à *transverser* certains territoires — le regard d'Édouard Glissant se fait en effet maintes fois transversal, il nous mène où nous ne nous attendions pas à être conduits, il nous fait méditer sur ce que nous n'imaginions nullement aborder —, il n'est pas étonnant que le poète se fasse complice des choses et vienne à « géographier » (Glissant, 2006a, p. 73-74). Son intérêt pour la pensée naïve, ou tout au moins une de ses formes, le *géomorphisme*, sera comprise dans ce sens. Elle aura également valeur de symbole pour celui qui, un moment durant, s'est retrouvé confronté, dans sa tentative de décrire un paysage tout en profondeurs et prolongements, à une représentation sujette à un *délire* anthropomorphique en vérité peu fondé.

En définitive, *Une nouvelle région du monde* nous convie à une seule chose : *penser autrement le monde*. Dans cet esprit, il faut rappeler avec Claude Raffestin (2003, p. 154) que penser autrement c'est « penser en dehors des cadres habituels : global, antiglobal, mondialisation, antimondialisation, développement, croissance, bien-être, etc. Ces termes [constituant pour le géographe] les "coupures" d'une monnaie fiduciaire qui ont cours légal […]. Monnaie malheureusement dévaluée que, pourtant, nous continuons à utiliser, mais qui ne nous permet jamais de dénouer aucun rapport concret avec le réel. » À la fois solitaire et solidaire, le poète l'aura bien compris. Il inscrira dans son projet non pas une anti-mondialisation souhaitée ou rêvée mais une mondialité bien ancrée dans le réel, ici et là-bas, toujours par devant nous. Réel, si l'on veut, à la fois mondial et mondialisé :

> « La mondialité n'est pas une technique cachée des mécanismes à crans et des sourds soubresauts de l'investissement, mais un art et une intuition du mouvant et du global tels qu'elle les constitue elle-même, et dans lesquels il nous est donné de vivre et de créer. La mondialité n'est pas limitée à cette belle utopie de généralité, parce qu'en chemin elle nous permet d'enhardir toutes sortes de réalisations de détail, et de ces petites choses prises dans de grandes conceptions, et des bonheurs contenus dans leurs aires, qui naissent de chacun et parlent pour tous. Ainsi nous permet-elle de fréquenter nos lieux et d'y inviter les lieux du monde, "agis dans ton lieu, pense avec le monde" ». (Glissant, 2006a, p. 150)

Gageons que cette dite mondialité, de « donnée de base » [5], devienne pour nous projet poétique et politique. Gageons aussi qu'elle s'inscrive dans une poétique de la Relation qui soit libérée d'une idéologie trop humaine, ceci malgré la tentation humanitaire. À l'horizon de la géopoétique,

telle qu'elle est (peut-être trop) brièvement approchée dans ce livre (voir en particulier pp. 176-189), « penser avec le monde » c'est vivre, se penser et se dire partie du *monde* [6]. Un monde tremblé qu'ici le poète n'aura eu de peine, dans *Une nouvelle région du monde*, à nous rendre plus proche encore.

Édouard Glissant, *Une nouvelle région du monde*, Paris, Gallimard, 2006, 220 p.